

Koffi Olomidé). C'est André Gide qui ouvre la première partie avec une phrase relatant son émerveillement devant le Pool, puis Césaire qui chante avec lyrisme le Congo dans un extrait du *Cahier d'un retour au pays natal* (ouverture de la troisième partie) et Sartre, en guise d'introduction à la quatrième partie, qui commente la pensée politique de Lumumba.

Ces références constituent ce qui finalement rapproche cette œuvre de la pléthore de livres de toutes sortes publiés récemment sur le pays : romans, récits « inclassables », BD, sans parler des films. En effet, même dans un livre d'histoire congolaise, la part consacrée à la littérature du Congo par les Congolais n'occupe symboliquement pas plus d'espace que la littérature sur le Congo déroulant un discours issu de ce que Nicolas Martin-Granel appelle la « geste conradienne » (*ELA*, n°35, p. 144), tissant autour du pays une sorte de mythe en en faisant un objet de fascination autant – sinon plus – qu'un sujet de recherche. La « matière du Congo » (N. Martin-Granel, *ibid.*) semble décidément être un filon inépuisable.

■ Maëline LE LAY

OWONO-KOUMA (AUGUSTE), *MONGO BETI ROMANCIER ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE ROMAINE*. PRÉFACE DE MOSÉ CHIMOUN. POSTFACE D'ELOI MESSI METOGO. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. ÉTUDES AFRICAINES, 2010, 391 P. – ISBN 978-2-296-11781-5.

Ce livre, thèse de doctorat d'État remaniée par l'auteur, ambitionne de mettre à l'épreuve des textes l'accusation d'antichristianisme et d'athéisme portée contre Mongo Beti depuis la publication du roman *Le Pauvre Christ de Bomba* (1956), accusation qui l'a suivi toute sa vie.

La réflexion s'ouvre sur une interrogation capitale : « Pourquoi le romancier qui s'est proclamé, et que l'on a dit agnostique, voire athée, a-t-il puisé si abondamment la matière d'œuvre [*sic*] de sa production romanesque dans le christianisme en général, l'Écriture sainte [*sic*] et l'Église catholique romaine en particulier ? ». En s'appuyant sur une approche méthodologique éclectique, Auguste Owono-Kouma entreprend de rechercher et d'analyser toutes les formes de présence de l'Église catholique romaine dans les textes.

L'auteur interroge d'abord les composantes du récit romanesque comme la description, le système des personnages et la thématique. Les abondantes descriptions réalistes de l'univers religieux, analysées à l'aide de schémas arborescents, assument deux fonctions. La

première, mathésique, assure la conformité de la langue du roman au lexique de l'architecture de l'Église catholique. La seconde, mimésique, met en exergue le choix et la reproduction de la mission catholique comme cadre privilégié de la fiction. Outre le cadre spatial, l'auteur s'intéresse également aux personnages et à leurs fonctions. Il constate la forte intégration d'éléments du christianisme dans leur quotidien, lequel s'organise lui-même autour de l'évangélisation qui apparaît, par ailleurs, comme thème structurant des œuvres.

Ensuite, l'abondance des fragments empruntés aux Écritures saintes le conduit à décrypter l'apport du texte biblique dans la création romanesque de Mongo Beti. Cette intertextualité se révèle sur plusieurs plans : temps et espace inspirés des temps et lieux bibliques, caractérisation des personnages dont les noms aussi bien que les discours s'inscrivent dans le cadre d'une démarche intertextuelle.

L'auteur aborde enfin la critique de l'Église catholique chez Mongo Beti ; elle s'articule autour d'une question : les catholiques ont-ils la foi ? La réponse, négative, se justifie par l'inconstance de la foi de ces chrétiens et par les facteurs qui expliquent cette instabilité. Il apparaît que le personnel missionnaire n'a pas du tout prêché par l'exemple au regard de la contradiction qu'on observe entre leurs comportements et leurs enseignements et surtout cette complicité qu'ils ont entretenue avec le pouvoir politique, incarné par les chefs traditionnels, les autorités coloniales et post-coloniales. Au terme de cette démonstration se dégage le constat qu'en décrivant cette Église et son personnel, en s'inspirant longuement des Écritures saintes et en critiquant cette institution dans tous ses aspects, Mongo Beti participe, inconsciemment sans doute, à « l'amélioration des conditions d'évangélisation des Africains » (p. 335).

C'est sur cette conclusion que se fonde l'auteur de la postface qui voit dans le livre un jalon important dans les recherches sur la littérature comme lieu théologique. Il invite ainsi l'Église catholique romaine à tirer profit de ces recherches pour faire peau neuve à une époque où ses concurrents, de plus en plus nombreux et astucieux, chassent sur ses terres traditionnelles, non sans accroître la confusion dans les esprits des hommes à la recherche de Dieu.

■ Robert FOTSING MANGOUA & Achille Carlos ZANGO